

L'EXPOSITION DE PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Prix du numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FRANCS
Rédacteur en chef : Adolphe BITARD

N° 32.

BUREAUX
7, RUE DU CROISSANT, PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

LA PUBLICATION SERA COMPLÈTE EN 40 NUMÉROS
Adresser les mandats à l'ordre de l'administrateur.



L'ÉQUILIBRISTE, PAR LE SCULPTEUR E. XIMÉNÈS, EXPOSÉ DANS LA SECTION ITALIENNE.

LA CARTE DE L'ÉTAT-MAJOR

L'exposition du ministère de la guerre, au lieu d'occuper, comme en 1867, un bâtiment spécial ou plutôt deux baraques du type adopté au camp de Châlons et qui ne méritaient peut-être pas cet excès d'honneur, est répartie dans les différentes classes auxquelles ressortissent naturellement les objets qui la composent. Une seule exception a dû être faite pour la carte de France dressée par nos officiers du dépôt de la guerre, à cause de ses vastes dimensions exigeant un emplacement particulier que la classe 16 ne pouvait lui offrir.

On avait primitivement choisi, pour y placer cette carte, le mur prolongé de la galerie des machines françaises, du côté de la porte de Tourville, vis-à-vis de l'extrémité orientale de la galerie du travail manuel; mais le trophée Laveissière l'eût masquée complètement à la vue de la plupart des visiteurs, de ceux venant à travers cette dernière galerie, si fréquentée. On imagina alors d'élever un mur séparant la galerie du travail de l'amorce de la galerie des machines, et c'est sur ce mur qu'ont été assemblées et encadrées magnifiquement les deux cent soixante-quatre feuilles composant cette œuvre splendide.

Le mur en question est percé de trois larges baies formant arcades, afin que la circulation ne soit pas entravée. C'est naturellement au-dessus de ces arcades, qui ont près de 6 mètres de hauteur, qu'a été placée la carte de l'état-major dont le point nord touche presque aux corniches. Elle a 12^m,30 de hauteur sur 13^m,20 de base et occupe une surface de 180 mètres carrés avec son cadre.

Cette carte immense et magnifique, déjà connue et admirée du public restreint qui visita notre Exposition internationale de géographie en 1875, a été dressée au 80,000^e. Chef-d'œuvre de précision et de relief dans le plus grand nombre de ses feuilles isolées, elle a exigé un travail vraiment effrayant, de la part tant des ingénieurs-géographes et des officiers du corps d'état-major que des dessinateurs et des graveurs du dépôt de la guerre. Et combien sont morts avant d'en voir la fin! — C'est en 1818 que les travaux ont été commencés; depuis cette époque jusqu'en 1875, jusqu'aujourd'hui pour mieux dire, ils ont été poursuivis en quelque sorte sans interruption. Les frais de dessin et de gravure ont été évalués à 20,000 francs par chaque feuille, et l'on estime que l'exécution totale, sans comprendre dans ce chiffre le prix d'achat d'instruments de topographie et de géodésie nécessaires, divers autres frais matériels, les indem-

nités de déplacement et autres, a coûté environ 4 millions de francs.

A l'Exposition de 1878, la carte de l'état-major ne produit pas un effet à beaucoup près aussi imposant que dans la salle des États en 1875, où elle recevait la lumière par le haut et était placée d'une manière beaucoup plus favorable de tout point. Il faut s'en éloigner un peu, d'une soixantaine de pas, pour en bien saisir l'ensemble et les détails des lignes générales. Mais on avait à compter avec les difficultés inhérentes à une exposition générale ayant de telles proportions, et il faut reconnaître que tout ce qui était possible a été fait.

Ajoutons toutefois que, si les détails des régions septentrionales de la grande carte de France échappent aux regards, il en est un entre tous qui n'y échappe point: c'est cette ligne rouge qui s'étend irrégulièrement à l'est, retranchant du sol français ses deux provinces d'Alsace et de Lorraine, comme pour rappeler les flots de sang répandu avant d'en venir à ce sacrifice suprême.

Bien peu de visages français se tournent vers ce point de la carte sans exprimer une émotion poignante. Le souvenir de cette perte et des malheurs qui l'ont amenée n'est pas près de s'effacer de notre mémoire. Ceux qui jugent à l'apparence que le Français manque de patriotisme se trompent singulièrement: la vérité est qu'il n'est pas dans son humeur de faire étalage de ses sentiments, — au contraire, — et qu'il a plaisir à désorienter l'observateur superficiel. C'est un défaut de race.

A. BITARD.

LA MUSIQUE A L'EXPOSITION

LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE ANCIENS
AU TROCADÉRO

Les magnifiques et curieux instruments de musique exposés au Trocadéro, dans la galerie des Arts rétrospectifs, forment une collection d'un genre tout particulier et vraiment admirable qui vaut la peine qu'on s'y arrête un moment.

Depuis un certain nombre d'années, le goût des collections d'instruments de musique s'est singulièrement répandu, et non-seulement les grands États de l'Europe ont formé de superbes musées de ce genre, mais de simples particuliers, des amateurs, ont pris goût à ces collections, et en ont réuni qui deviendront certainement célèbres et qui seront, par la suite, d'une grande utilité pour l'histoire si intéressante de la lutherie et de la facture instrumentale. Avant Clapisson, dont la belle réunion

d'instruments a formé le noyau primitif du beau musée du Conservatoire de Paris, on n'entendait guère parler d'amateurs en ce genre. Pourtant j'ai vu, il y a une dizaine d'années, dans une toute petite ville de la Belgique, à Renaix, une très-belle et nombreuse série d'instruments de toute sorte qu'un notaire mélomane, M. César Snoeck, avait su rassembler avec beaucoup d'intelligence; elle est aujourd'hui bien plus nombreuse encore, et a acquis une grande valeur. Depuis ce temps on a formé à Vienne, au South-Kensington-Museum de Londres, et au Conservatoire de Bruxelles, des musées spéciaux très-importants et d'une grande richesse. Mais, comme je le disais, des particuliers se sont mis de la partie, en tous pays, et font, sur le marché européen, une concurrence terrible aux collectionneurs officiels, aux conservateurs de ces musées.

Je citerai, entre autres, M. Alexandre Kraus, de Florence; M. Mahillon, facteur à Bruxelles, qui, lui aussi, a exposé au Trocadéro; puis, en France, M. Tolbecque, dont la collection est une des plus importantes connues; M. Escosura, M. Loup, M. Bonjour, et quelques autres.

L'exhibition instrumentale française du Trocadéro ne contient guère moins de cent cinquante pièces, toutes admirables par leur beauté, leur richesse, leur conservation, et de ce nombre quarante appartiennent à M. Tolbecque, qui est un violoncelle fort distingué, membre de la Société des concerts du Conservatoire. Parmi ces dernières, l'une des plus précieuses est un merveilleux clavecin de Vincent Tibaut, daté de 1679; viennent ensuite quatre pochettes charmantes, une belle basse de viole de Baker, un alto de Médard, deux jolies viols d'amour, un luth du XVII^e siècle, un superbe théorbe de Renault et Chatelain, puis des guitares, des sistres, des orgues, des flûtes, des flageolets, et enfin, comme curiosité rarissime, un clavecin replié de Marius, qui inventait le mécanisme du piano en France, tandis que Cristofori l'inventait en Italie et Schroeter en Allemagne.

Quelques spécimens extrêmement remarquables d'ancienne lutherie ont été exposés par MM. Gallay (une basse de viole incomparable), Chardon (une basse de viole de Gaspar da Salo), Depret (une basse de viole de Duiffoprugcar), Bonjour (plusieurs violons d'Amati, de Joseph Guarnerius, des altos de Rugger, de Bergonzi et de Guadagnini, des violoncelles de Stradivarius, de Bergonzi et de Rugger), de La Panouze (un violon de Guadagnini et un alto de Maggini), Garcin (un violon de Stradivarius et un de Pierre Guarnerius), etc.

M. Mahillon a établi, dans la section

belge, une exposition fort intéressante, qui comprend un assez grand nombre d'instruments. Quant à M. Alexandre Kraus, son exposition, limitée par de fâcheuses circonstances, se borne à quatre échantillons; mais ceux-ci sont particulièrement curieux, car ces quatre instruments sont dus à Cristofori, l'un des anciens facteurs italiens les plus renommés. L'un est une *sourdine* (variété de l'épinette) datée de 1690, l'autre une épinette datée de 1693, et les deux derniers sont deux clavecins construits en 1726 et dont l'un surtout est de toute beauté pour sa conservation.

Le musée que M. Kraus a formé à Florence, et dont le catalogue, publié par lui en français, ne comprend pas moins de 500 numéros (*Catalogue des instruments de musique du musée Kraus à Florence*, Florence, 1878, in-8°), renferme un assez grand nombre d'instruments japonais réunis à son intention par un fonctionnaire italien en mission au Japon. C'est cette partie toute spéciale de sa collection que M. Kraus avait transportée à Paris et qu'il voulait exposer au Champ-de-Mars. Malheureusement des obstacles inattendus sont venus faire échouer ce projet, et les instruments en question ont dû être réexpédiés en Italie. Cela est fâcheux, car il y avait là un ensemble de quatre-vingt et quelques pièces dont la réunion eût offert un vif intérêt, en même temps qu'une incontestable utilité pour l'étude d'un art que nous ignorons presque complètement.

Au reste, et pour ceux que ces questions intéressent, il n'est pas inutile de faire savoir que M. Kraus vient de publier sous ce titre : *la Musique au Japon* (Florence, 1878, in-8°), un livre intéressant qui résume à peu près tout ce que l'on peut savoir sur ce sujet. Grâce aux instruments dont il est aujourd'hui le possesseur et aux renseignements qui lui ont été fournis, il a pu produire des faits inconnus jusqu'ici et grouper les premiers éléments d'une histoire de la musique japonaise.

ARTHUR POUJIN.

L'ORFÈVREURIE

I

Voici l'un des arts industriels qui, dans tous pays et à toutes époques, fut toujours le plus en honneur. Reportons-nous à la *Genèse*, elle nous dira tout le talent inspiré déployé par Béséléel, fils d'Uri, l'orfèvre suscité par Dieu pour la construction du Tabernacle. Dans les salles des âges primitifs, consacrées à l'art rétrospectif au Trocadéro, nous voyons des échantillons étonnants du travail des métaux précieux chez les Orientaux, les Arabes, les Grecs,

les Romains, les Indiens, les Chinois et les Japonais. Saint Éloi a laissé dans notre histoire française une légende aussi populaire que glorieuse; au temps de saint Louis, les orfèvres de Paris formaient déjà une puissante corporation, et leurs ouvrages peuplent les trésors de nos basiliques, qui, aujourd'hui encore, font l'admiration des amateurs les plus difficiles.

Nos artistes contemporains ont su conserver ces glorieuses traditions et placer l'orfèvrerie française au rang des industries les plus artistiques. Vous savez combien l'argenterie de nos pères était lourde et massive; son mérite n'en est pas moins considérable; mais, pour être *cossue*, combien souvent elle devenait difficile à manier, qu'elle avait peu de grâce et d'élégance! Aujourd'hui, au contraire, l'argenterie est légère, élégante, tout à fait artistique. Les pièces les plus grandes par le format sont elles-mêmes d'une sveltesse qui en dissimule à l'œil tout le poids. Témoin cette belle table Renaissance de Boulenger, devant les anses de laquelle Cellini resterait en extase.

Les pièces d'orfèvrerie de table surtout sont devenues fort élégantes. La forme arrondie, gracieuse, est relevée par une ornementation fine et sobre. C'est par là que brillent les vitrines de MM. J. Piault, Boudet, Cailar-Bayard, dont la dernière offre un choix immense aux bourses modestes. Les pièces exposées par M. F. Nicoud sont aussi fort remarquables : ce sont de petits chefs-d'œuvre, repoussés, ciselés ou émaillés; ils attirent également l'attention par un grand fini du travail, un éclat surprenant des teintes de toutes nuances obtenues sous l'action du feu. Dans l'exposition d'Émile Philippe, j'admire surtout un très-beau kiosque mauresque, qui en forme le centre et le couronnement. Cette espèce de petit temple est admirablement revêtue d'émaux cloisonnés sur fond d'or antique, dans le style oriental le mieux compris. Les services arabes du même industriel sont d'ailleurs tout aussi dignes d'éloges.

De très-belles théières, accompagnées des accessoires, dans la vitrine de M. Veyrat; de grands vases en argent repoussé de la forme la plus élégante, mais surtout une table-guéridon en argent massif, ciselée avec une extrême finesse et reproduisant dans son pourtour la série des médailles parlementaires du vicomte Lemerrier, dont le chiffre est gravé au milieu.

Les grandes expositions commencent avec Odier, dont les produits occupent presque à eux seuls tout un grand salon. La réputation de cette maison est universelle; elle a commencé en 1720, à sa création; J.-B.-Gaspard Odier, son fondateur, quoique n'étant ni apprenti ni fils d'orfèvre, fut, par arrêt spécial du conseil, admis

dans la corporation. En 1754, il fut honoré du titre de grand-garde de l'orfèvrerie. Les traditions qu'il a léguées à ses descendants forment un véritable patrimoine d'honneur, que ceux-ci n'ont eu garde de laisser amoindrir. Pendant six générations, ils ont continué de père en fils cette tradition de probité et d'habileté professionnelles.

M. J.-B.-Gustave Odier, l'héritier actuel de cette réputation, la soutient dignement au Champ-de-Mars. Sous sa direction intelligente, la maison a encore remarquablement enrichi sa splendide collection de modèles, tout en s'appropriant les perfectionnements apportés par la science moderne dans les procédés de fabrication. Depuis que l'on fait des Expositions en France, la maison Odier a regardé comme un devoir d'y participer, et chaque fois elle en est revenue avec la médaille d'or.

Un goût consommé et des plus délicats a présidé au choix et à l'installation des magnifiques spécimens qu'elle nous montre aujourd'hui. Nul clinquant dans ces services, accessibles seulement aux demeures et aux fortunes princières; tous brillent par la pureté des formes, la distinction de la décoration, je ne sais quoi de sévère qui appelle forcément dans l'esprit de hautes pensées.

Il faut mentionner principalement un splendide surtout de table style Louis XV, placé au centre du salon. La pièce du milieu est surmontée d'un groupe représentant l'enlèvement de Flore par Zéphyre. Les deux principales figures sont portées sur un nuage que soutiennent quatre génies ailés. Deux autres groupes, fort gracieux, d'enfants, aux extrémités du plateau, s'associent à l'action. Les candélabres et les corbeilles des bouts de table sont également ornés de groupes mythologiques d'enfants.

Le *Jockey-Club* a souvent recours à M. Odier pour les œuvres d'art si estimées qu'il donne en prix. Sept de ces objets figurent ici, parmi lesquels une pièce de milieu représentant des chars trainés par des chevaux marins et conduits par des Tritons; tous sont d'une exécution merveilleuse et leur ciselure atteint un fini qui n'est pas souvent égalé. Le côté sculptural apparaît spécialement d'une façon saisissante; les contours et les dessins sont vigoureux et énergiques; les ornements les plus délicats sont pleins de grâce, mais fort éloignés de toute mièvrerie. On ne saurait imaginer une somptuosité plus correcte ni de meilleur aloi.

Froment-Meurice, chacun le sait, est l'un des fournisseurs attitrés du gouvernement, des compagnies officielles et des grandes sociétés pour les objets qu'ils destinent à récompenser les lauréats des grands con-

cours industriels. C'est en même temps le producteur favori des souverains et des amateurs de distinction.

Sa maison fut fondée en 1794 par François Froment, orfèvre, bijoutier joaillier de la ville de Paris, et depuis cette époque, malgré toutes les vicissitudes traversées par le pays, elle est demeurée fidèle à la devise de son créateur. En 1839, à la première Exposition nationale, son fils, François Froment-Meurice, qui la dirigeait depuis dix ans, obtint une médaille d'argent. En 1849 et 1851 à Londres, en 1855 à Paris, elle reçut la médaille d'or, cette dernière fois le lendemain du jour où la mort avait emporté son chef. Rappelons, à l'éloge de ce dernier, qu'en 1832, lors de l'épidémie qui sévit si cruellement à Paris, il fut décoré de la Légion d'honneur, juste récompense de ses sacrifices et de son dévouement dans ces tristes circonstances. 1852 l'avait vu faire officier du même ordre, comme pour affirmer qu'en même temps que l'homme de bien on récompensait aussi l'artiste.

Depuis lors, la maison est entre les mains de M. Émile Froment-Meurice et de ses honorables associés.

Cet industriel a pour lui une véritable noblesse artistique qui obligeait son heureux possesseur à de grands efforts pour apparaître ici digne de lui-même et de sa noble clientèle. Il s'est tiré avec le plus grand honneur de cette redoutable obligation.

ALFRED MARC.

IMPRESSIONS D'UN FLANEUR

A L'EXPOSITION

LES FAUTEUILS A ROULETTES

Je ne sais plus quel incroyable chiffre de kilomètres il est nécessaire d'arpenter si l'on veut explorer seulement la moitié de l'Exposition. Mais c'est fantastique.

— Mais il y a les fauteuils roulants.
— Merci. Je le savais. — Je préférerais une victoria.

— Une victoria ! vous êtes fou !
— Je ne le crois pas, et j'affirme que là où le bon sens indique que l'usage des fauteuils à roulettes pourrait être permis, une voiture au pas gênerait à peine.

Mais le bon sens est un produit que les jurys d'Exposition n'admettront jamais.

*
**

Voyons. Récapitulons : il y a les allées des parcs, et la rue Française, et la rue des Nations, où une voiture sagement conduite encombrerait peu, il me semble.

Quand je dis une voiture, je sous-entends une file.

On pourrait presque lui permettre l'accès de certains passages couverts, autrement édifiés, en y exigeant des précautions spéciales.

Et du moins on pourrait espérer que les galeries seraient exclusivement fréquentées par des piétons, et qu'au moment où vous examinez avec attention un objet qui vous plaît, vous ne courriez pas

le risque désagréable de recevoir un fauteuil roulant dans les jambes.

*
**

C'est justement ce qui m'est arrivé dans une des salles françaises de la galerie des Beaux-Arts. Et je n'y suis pas retourné.

Au diable les J.-P. Laurens, les Tony Robert-Fleury, les Henri Regnault, les Bouguereau, les Cabanel et *tutti* !...

La sécurité avant tout.

Comme la plupart des salles étrangères consignent à la porte le malencontreux véhicule, je les fréquente exclusivement. Je m



CORBEILLE STYLE LOUIS XV, EXPOSÉE PAR M. FROMENT-MEURICE.

Le fait est que si ma tête, mal organisée pour les mathématiques, ne me permet pas d'apprécier avec exactitude la distance parcourue, mes jambes me font toujours l'effet d'être étonnamment raccourcies par l'usure longtemps avant que je m'imaginais avoir fait un long chemin.

Alors je me laisse tomber, épuisé, sur un banc. Et lorsque j'ai pris un peu de repos, je contemple de là, avec une satisfaction très-grande, les gens qui vont et viennent et se fatiguent en conscience.

*
**

prive ainsi de la vue de quelques chefs-d'œuvre, je l'avoue; mais je n'en jouirais pas, avec ce fauteuil de Damoclès que j'entendrais toujours rouler sur mes talons et qui me tiendrait constamment courbé sous le poids d'une impression de terreur très-génante.

Tout bien considéré, je n'y perds rien.

*
**

Remarquez que, hors des atteintes du véhicule abhorré, je suis d'un œil satisfait ses méandres bizarres, et les mines et les attitudes grotesques ou charmantes des personnes qui les habitent.

C'est pour moi un tableau, un tableau vivant comme il en est bien peu d'aussi intéressants dans la galerie des Beaux-Arts tout entière.

Voici une jeune femme délicate que j'aimerais mieux traîner moi-même que de voir privée du fauteuil à roulettes. Un jeune homme galope à la portière... Que dis-je?... Appuyé sur le rebord capitonné, il se penche vers elle et l'interroge avec sollicitude...

Ce sont de jeunes époux en cours de lune de miel. La jeune femme ne voit rien que le jeune homme et *vice versa*, et le conducteur ne voit, lui, ni l'un ni l'autre : le blasé!...

Qu'est-ce que ces gens-là viennent faire à l'Exposition?

*
**

Voici une planureuse matrone qui déborde du véhicule et menace d'inonder les deux rives. Elle joue du lorgnon à plaisir, comme d'un objet qui sert rarement; et elle fait à haute, trop haute voix, les remarques les plus divertissantes.



VASE JAPONAIS A ÉMAUX CLOISONNÉS, EXPOSÉ PAR LA MAISON CHRISTOFLE.

Et quand toute la famille s'en mêle, montant en équipage tour à tour et tour à tour lui faisant cortège!

C'est là un véritable plaisir!

Il y a surtout de ces familles britanniques innombrables qu'il faut suivre, si l'on a de bonnes jambes, pour jouir d'une comédie complète dans la bonne vieille coupe, avec intermèdes et divertissements.

Depuis le *pater familias* au pelage or et argent mélangés dans une juste proportion, jusqu'à Baby aux boucles ou aux baguettes soyeuses d'or pur, tout le monde a son tour, et tout le monde trouve la chose éminemment confortable.

On les dirait chez eux, *at home*.
— Heureuses gens!

*
**

Cependant il paraît que, dans une occasion récente, un fils de la perfide Albion, isolé et mélancolique, a donné le spectacle d'une manifestation supérieure-ment *shocking*.

Notre gentleman s'étant fait trinquibaler — ou trimbaler — en fauteuil à roulettes jusqu'à l'heure du déjeuner, éprouve à cette heure fatale le besoin de se repaître. Il entre dans un restaurant et, après mûre réflexion, songeant que son attelage doit avoir faim aussi bien que lui et qu'il ne peut décemment le faire conduire à l'écurie, il le fait entrer avec lui et asseoir en face de lui.

Nos deux hommes déjeunent en conscience. Le repas se prolonge. Et, lorsqu'on quitte la table, l'amphitryon s'aperçoit vaguement que son conducteur a quitté son assiette.

Alors il le dépose avec précaution dans son fau-



VERRE D'EAU EN CRISTAL ÉMAILLÉ, EXPOSÉ PAR LA MAISON CHRISTOFLE.

teuil roulant, s'attelle à sa place et continue son excursion.

*
**

Eh bien ! on y a trouvé à redire. Un agent s'en est mêlé et a conduit en fourrière voiture, attelage et clientèle...

Et nous vivons dans un pays libre et républicain !

X. RAMBLER.

LE PORTUGAL ET SES COLONIES

Le 8 juillet 1497 partait de Lisbonne une escadre de quatre petits navires de moins de 100 tonneaux, montés par 160 hommes d'équipage et commandés par Vasco de Gama. La veille du départ, Gama avait communiqué, et un couvent fut établi à l'endroit même où il avait quitté le rivage pour aller conquérir un empire à son pays. Vasco de Gama avait ouvert la voie des découvertes maritimes ; Almeida, Albuquerque, Soarès, d'Acunha, de Castro achevèrent son œuvre.

Lorsque Castro mourut, en 1548, il laissa trois réaux pour tout héritage aux siens. En revanche, ce grand capitaine légua à Portugal un empire qui s'étendait de Lisbonne au cap de Bonne-Espérance, du cap de Bonne-Espérance à l'Hindoustan, de l'Hindoustan à Malacca, et dans l'Indo-Chine jusqu'au Japon.

De Mozambique, Sofala et Mélinde sur la côte d'Afrique, les Portugais tiraient la poudre d'or et l'ivoire ; de Mascate et d'Ormuz, dans le golfe Persique, les denrées de l'Asie centrale.

On a peine à concevoir comment un si petit peuple put, en moins d'un demi-siècle, couvrir de ses comptoirs ou dominer de ses forteresses un littoral de 4,000 lieues, malgré tant d'obstacles et de résistances.

Peu à peu le Portugal s'est vu dépouiller de ses conquêtes par l'Espagne, la Hollande et l'Angleterre. Il ne possède plus aujourd'hui que les Açores, Madère, l'archipel du Cap-Vert, la Guinée portugaise, et des comptoirs dans les provinces d'Angola, Mozambique, Goa, Macao et Timor.

Ce sont ces colonies que je viens de visiter avec un vif intérêt dans le pavillon de l'avenue de Suffren au Champ-de-Mars, où la section portugaise a réuni les collections les plus typiques des produits qu'elles renferment.

A droite et à gauche de la porte d'entrée du pavillon, deux farouches Indiens, la lance en main, regardent les visiteurs d'un œil terrible : on se rassure en constatant que ces descendants du Zamorin sont des mannequins de bois parfaitement inoffensifs.

Dans des vitrines, on trouve de très-curieuses collections de monnaies indiennes, des bois et des ivoires travaillés avec un soin exquis. Le panneau central, au fond du pavillon, est décoré d'une panoplie disposée en soleil, et qu'on a formée de piques, de lances, de flèches, de haches, de kriss, de poignards et d'armes de toute espèce.

L'ensemble des colonies que le Portugal possède actuellement présente une superficie totale de 1,918,778 kilomètres. Elles sont placées chacune sous l'autorité directe d'un gouverneur général, cumulant les fonctions civiles et militaires.

Les îles du Cap-Vert sont d'une fertilité étonnante. On y récolte en abondance le lichen et l'indigo. On y trouve en quantité les cocotiers, dattiers, pignons d'Inde, dragoniers, tamarins ; elles produisent aussi le séné, le manioc, le coton, les bananes, les oranges, les citrons et un vin qui égale en qualité celui de Ténériffe.

Dans la Guinée portugaise, le caoutchouc est la culture qui domine.

La colonie de Saint-Thomas produit un excellent café, le manioc et le cacao. La cannelle croît naturellement partout, et on y récolte le poivre d'Inde et le gingembre doré. Les principaux arbres fruitiers sont : le manglier, le cocotier, le palmier, l'acajou, le bananier et l'oranger.

La colonie d'Angola, une des plus importantes des possessions portugaises, compte près de 450,000 habitants. Ses exportations atteignent un chiffre élevé et consistent principalement en coton, huile de palme, caoutchouc, café, cire, ivoire, gomme-copal, etc.

La colonie de Mozambique fait à peu près le même commerce, mais dans des conditions moindres.

Le territoire portugais de Macao fait partie de l'île Hiang-Chan au sud-est de l'empire chinois, à l'embouchure du fleuve de Canton. Il a 4 kilomètres carrés de superficie et compte une population de 71,000 âmes composée pour la majeure partie de Chinois et pour le surplus de Maures, de Parsis et de chrétiens.

Quant à l'île de Madère, qui est assez proche de la métropole et qui fut la première découverte des Portugais, elle est située dans l'Atlantique, à 690 kilomètres de la côte occidentale d'Afrique, que délimite le mont Atlas. Sa population est d'environ 15,000 habitants.

Vue pour la première fois en 1334 par un Anglais, Robert Macham, l'île ne fut réellement découverte qu'en 1419 par le Portugais Joao Gonçalves Largo. Ce n'était alors qu'une immense forêt, d'où son nom (*madeira* en portugais veut dire bois). On y mit le feu et la tradition veut que l'in-

cendie ait duré sept ans. Le climat de Madère est un des plus tempérés du globe. L'île produit des vins célèbres dans le monde entier, et je dois à l'obligeance de M. Silva, un membre de la commission portugaise à l'Exposition, d'avoir goûté quelques échantillons de ce précieux vin. Nos bouteilles dataient de 1834 ; elles étaient d'origine authentique, et j'ai su pour la première fois que le vin de Madère n'avait rien de commun avec ces sirops jaunes de saveur âpre et brûlante, que nos cafetiers du boulevard nous débitent sous le prétexte fallacieux de nous mettre en appétit, et qui proviennent presque tous des manufactures de Certe.

Au premier acte du *Henri IV*, de Shakespeare, Poinç dit à Falstaff : « Jack, comment vous arrangez-vous, le diable et toi, à propos de ton âme que tu lui as vendue le dernier vendredi saint pour un verre de madère et une cuisse de chapon froid ? »

En dégustant le madère rouge de la section portugaise, je me trouvais des trésors d'indulgence pour l'arrangement conclu par Falstaff avec le tentateur du genre humain.

La manière de pressurer le vin est toute primitive à Madère. Les grappes sont jetées dans de grands pressoirs et foulées aux pieds de façon à en extraire tout le jus qu'elles renferment.

Les vins qu'on récolte sur les versants nord et ouest de l'île arrivent le plus souvent à Funchal, la capitale. Comme il n'y a pas de môle au port, les bateaux restent ancrés au large, à proximité de la côte. Les fûts sont lancés par-dessus bord et à chaque fois un homme de l'équipage se jette à l'eau et, s'appuyant des deux mains sur un tonneau, le pousse au rivage. Cette manutention élémentaire, dont les procédés rappellent les descriptions virgiliennes, ne me déplait pas. Je l'ai vu, il y a quelques années, pratiquer à Menton où l'on déchargeait ainsi un navire près du rivage. Le bleu profond de la mer, tacheté çà et là par les fûts jetés par-dessus bord ; le va-et-vient des matelots bronzés, vêtus de guenilles aux couleurs voyantes, plongeant dans le flot et chantant une mélodie traînante, avait une poésie plus grande que la veste de velours des facteurs attendant les steamers anglais de Douvres ou de Calais. C'était un tableau à la Léopold Robert que le soleil éclairait de ses plus beaux rayons, comme pour lui donner plus de saveur et de couleur locale.

Le moût du raisin, à Madère, versé dans des outres de peau de chèvre ou de mouton, est porté à dos d'hommes par des portefaix d'une force herculéenne qu'on appelle *borracheiros*.

En 1876, l'île a exporté 87,614 décali-

tres de vin représentant près de 2,500,000 francs.

L'exposition portugaise de la métropole n'est pas moins intéressante et, bien qu'il s'agisse d'une nation de 4 millions seulement d'habitants, mérite l'attention.

J'y ai remarqué de très-beaux spécimens de céramique et de poterie, des tissus de fil d'or et de soie, de belles étoffes, des vêtements et beaucoup d'autres objets manufacturés qui attestent des progrès que l'industrie s'efforce de faire.

Le Portugal s'impose d'ailleurs de grands sacrifices pour développer l'instruction du pays, et ses établissements d'enseignement jouissent d'une réputation méritée. Parmi ceux-ci, il faut citer l'université de Coïmbre, fondée en 1290 par le roi dom Denis, et qui ne comptait pas moins de 865 élèves l'année dernière.

Les chemins de fer, dont l'initiative est due au ministre Saldanha-Fontès, relient les chefs-lieux de tous les districts; ils ont un développement de 229 kilomètres, sans compter un certain nombre de petits chemins de fer à voie étroite.

Le Portugal possède de grandes richesses minières et des eaux minérales; les minerais de fer sont très-abondants, et les eaux minérales que M. le commissaire royal, un chimiste très-réputé, a bien voulu me convier à goûter, sans être aussi bonnes que le madère, ont réellement des qualités qui les rendent aussi agréables que nos eaux de Vichy.

La marine portugaise a beaucoup perdu de son importance; elle n'a plus, comme aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, le royaume des mers. Toutefois la flotte compte un certain nombre de corvettes et de canonnières à vapeur. L'effectif du personnel de la flotte est de près de 3,500 hommes.

Il y a encore bien des détails que j'aurais voulu faire entrer dans cet article, et que je dois forcément écarter. Ce que j'ai dit de ma promenade à la section portugaise suffira, je l'espère, pour donner une idée générale des exhibitions très-atrayantes qu'on y rencontre.

AD. LE REBOULLET.

L'EXPOSITION TÉLÉGRAPHIQUE

Un long hangar s'étendant tout le long de l'avenue de La Bourdonnaye, depuis la porte Rapp jusqu'au restaurant universel, près de la porte Tourville, sert d'annexe à la section française. Là sont réunis la télégraphie, les mines, la métallurgie, le matériel des chemins de fer, etc. La télégraphie tient la tête de ce hangar; la salle qu'elle occupe a son entrée en face des bâtiments de l'administration; y faire une

courte visite n'est pas du temps perdu.

Il y a là toute sorte d'appareils, y compris ceux fondés sur la transmission de la lumière et du son, de sorte que le téléphone de Bell et le phonographe d'Edison y ont leur place; ce sont d'ailleurs les plus curieux et surtout les plus nouveaux. La plupart des autres appareils télégraphiques sont connus. Nous signalerons cependant celui de M. Baudot qui fonctionne aujourd'hui sur la ligne de Paris à Bordeaux. Avec cet appareil perfectionné, on peut envoyer cinq dépêches, trois dans une direction et deux dans l'autre, sur un même fil. Deux cents dépêches peuvent être ainsi expédiées et 36,000 signes transmis dans le court espace d'une heure.

L'administration des lignes télégraphiques tient à elle seule environ la moitié de cette salle. Elle expose toute la série des appareils en usage sur les lignes françaises depuis la découverte, les accessoires, le matériel et les outils employés pour la construction de ces lignes, ainsi que les modèles, cartes, plans, diagrammes et tableaux statistiques démontrant le développement graduel du système télégraphique de Paris et de la France entière.

On y remarque surtout un grand modèle du réseau souterrain et des stations, par M. Beau, et un autre plan du réseau pneumatique parisien, par M. Ch. Bontemps, chef de ce service. Un diagramme fait connaître, au moyen d'une courbe, le développement des bureaux télégraphiques et des installations d'appareils et d'instruments de toute sorte en France depuis 1851, époque de l'ouverture du premier bureau télégraphique électrique. En 1860, il y avait en France 1,006 bureaux télégraphiques; en 1877, il y en avait 5,000. En 1857, 600 appareils fonctionnaient sur les lignes françaises; en 1860, il y en avait 2,200 et en 1877, 6,700. Ces 6,700 appareils télégraphiques fonctionnent sur 55,000 kilomètres de lignes, et forment au total 105,000 kilomètres de fils conducteurs.

Le progrès, il faut bien le dire, du moins si nous ne tenons pas compte des récentes inventions qui procèdent de l'acoustique et non de l'électricité à aucun degré, quoiqu'elles profitent de son aide, est plus dans le développement des lignes que dans la perfection des procédés de transmission. Il y a ralentissement dans l'esprit d'invention, en télégraphie électrique comme en beaucoup d'autres choses, mais l'esprit public va de l'avant toujours et prétend jouir de ce qui est. C'est un signe heureux, un résultat que nous préférons à tout autre.

Le téléphone, le phonographe, l'aérophone, le microphone, toutes ces inventions nouvelles qu'une science fondée par un sourd, et qui garde bien d'autres surpri-

ses aux chercheurs intelligents, leur a dévolues, sont des appareils merveilleux, mais qui sont loin d'avoir dit leur dernier mot. A eux peut-être il appartient de révolutionner la télégraphie; mais, pour constater ce résultat, l'Exposition de 1878 est venue trop tôt.

O. RENAUD.

PETITE CHRONIQUE

Dans la dernière session du Parlement de la colonie anglaise de Victoria (Australie), le gouvernement avait présenté un projet de loi portant qu'une Exposition internationale aurait lieu à Melbourne en 1880, et que l'ouverture de crédit nécessaire pour l'érection des bâtiments destinés à cette Exposition lui serait faite. Le Conseil législatif repoussa d'abord ce projet; mais dans l'intervalle le concours ouvert prématurément par le gouvernement arrivait à sa date; quantité de dessins avaient été envoyés par divers architectes qui se trouvaient ainsi frustrés des fruits de leur travail. Un procès faillit s'ensuivre. Heureusement tout s'est arrangé; le Parlement a donné l'autorisation nécessaire, et il y aura, en 1880, une Exposition internationale à Melbourne. Les constructions s'élèveront dans la partie sud des jardins Carlton. — Mais Victoria est plus loin que Philadelphie. Combien de Français se décideront à aller jusque-là?

La France compte, d'après les statistiques du ministère des travaux publics, 1,982 ponts importants construits à diverses époques.

861 ont été construits avant le ^{xix}^e siècle, 64 pendant le premier Empire, 180 pendant la Restauration, 580 pendant le règne de Louis-Philippe, et 297 depuis 1848.

Parmi ces constructions, il y en a 9 en fer, 14 en bois, 20 en fer, bois et maçonnerie, 67 en maçonnerie et bois, 854 en pierres. 1,067 de ces ponts sont sur des routes nationales, 18 sur des routes stratégiques, 891 sur des routes départementales.

Les principaux ponts de France sont au nombre de 11; ils ont coûté 47,833,553 francs; nous les énumérons ci-dessous :

Le pont de Bordeaux, 501 mètres,	6,850,000
Le pont sur la Dordogne, à Cubzac, 545 mètres,	2,200,000
Le pont de Saint-Esprit sur le Rhône, 738 mètres,	4,500,000
Le pont de Toulouse sur la Garonne,	2,700,000
Le pont de Libourne sur la Dordogne,	4,236,248
Le pont de Tours sur la Loire, 125 mètres,	4,224,639
Le pont de la Guillotière à Lyon, 263 mètres,	2,500,000
Le pont de Brest,	2,800,000
Le Pont-Neuf sur la Seine, à Paris, 231 mètres,	4,000,000
Le pont d'Iéna sur la Seine à Paris,	6,135,105
Le pont de Roanne, 232 mètres,	6,438,561
Total,	46,584,553

La longueur totale des ponts français est évaluée à 166 kilomètres, leur construction a coûté 286,507,761 francs.

INIGO SMALL.

Le gérant : A. BITARD.

Soeaux. — Imp. CHARAIRE ET FILS.



UNE FAMILLE ANGLAISE VISITANT L'EXPOSITION.



VUE GÉNÉRALE DU PAVILLON DU CREUSOT, DANS LE PARC DU CHAMP-DE-MARS.



BEAUX-ARTS. — SECTION ANGLAISE.
UNE COUR DE FERME ANGLAISE, TABLEAU DE M. R.-W. MACBETH.